This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

DU
700
.M314
BUHR B
[redacted]
a39015 00033367 7b

TAIR
FAIRE

DU
700
.M314

MENDAÑA

ET

LA DÉCOUVERTE DES ILES MARQUISES

ACCOMPAGNÉ D'UNE CARTE

PAR

M. GABRIEL MARCEL

EXTRAIT DU *BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE*
(1er trimestre 1898)

PARIS
SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
184, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 184
—
1898

MENDAÑA

ET

LA DÉCOUVERTE DES ILES MARQUISES

n'étaient pas également doués et bien peu devaient atteindre le but qu'ils s'étaient proposé.

Cependant, il faut le reconnaître, bien souvent les vices et les défauts des conquérants du XVI[e] siècle sont plutôt ceux de leur époque que les leurs propres, et l'on trouve parfois en eux quelque côté noble et grand qui les relève à nos yeux.

Mendaña n'appartient pas plus à la série des grands découvreurs : les Colomb, les Vasco da Gama, les Magellan, qu'à celle des grands conquérants : les Pizarre et les Cortès. C'est une figure de second plan, moins surhumaine et plus à notre portée, dont les découvertes dans l'océan Pacifique sont cependant d'une plus grande importance qu'on ne le crut tout d'abord.

A cette époque, les savants et les cartographes étaient convaincus de l'existence d'un continent austral, nécessaire, pensaient-ils, à l'équilibre de notre globe en raison des grands continents de l'hémisphère septentrional.

On a lieu de croire que plusieurs tentatives pour le reconnaître avaient été faites dans le Pacifique par les Espagnols du Mexique et du Pérou. Un historien anglais, Burney, pense même que les îles Salomon avaient été ainsi nommées avant l'expédition dont nous allons parler.

En 1567 un jeune homme de vingt-cinq ans, amoureux de la gloire, Alvaro Mendaña de Neyra obtint de son oncle le licencié Lope de Castro, président de l'Audience de Lima et gouverneur du Pérou par intérim[1], le commandement de deux bâtiments pour faire des découvertes dans le Pacifique.

Cent vingt soldats et matelots, sans compter les gens de service, quatre pilotes, dont le principal était Hernan Gallego, quatre frères de l'ordre de Saint-François, un maître de camp, Pedro de Ortega Valencia, originaire de

1. Il fut gouverneur intérimaire de septembre 1564 à novembre 1569.

Guadalcanal (province de Séville), s'embarquaient avec Mendaña.

Le 19 novembre, jour de Sainte-Isabelle, l'expédition quittait le port de Callao. Après avoir d'abord descendu jusque par 15 degrés sud, on remonta jusque par 8 et 7 degrés de latitude australe, sans rencontrer ni les *Marquises*, ni l'archipel *Dangereux*, ni les îles de la *Société* ni les innombrables archipels qui semblent semés à plaisir entre 25 et 12 degrés de latitude. Le 10 janvier 1568 on découvrit une petite île qui reçut le nom de *Jesus* et qu'il est assez difficile d'identifier, mais que nous plaçons sur la carte d'après de Laborde[1]. Puis on passa, sans le savoir, au sud des îles *Phœnix* et au nord des *Ellice*.

Au milieu d'averses et de tempêtes, la route se poursuivit dans le voisinage immédiat de la terre ainsi que le prouvaient les branches, les herbes, les fruits qu'on croisait à chaque instant. Le 7 février on découvrit à une quinzaine de lieues une haute terre qu'on eut rapidement atteinte. Quantité de canots montés par plus de cent hommes eurent bientôt entouré les navires et, quoi qu'on leur jetât du pont quantité de babioles, il n'en est pas un qui consentit à monter à bord.

Deux jours plus tard, après une rapide reconnaissance, les deux bâtiments jetaient l'ancre dans le havre de l'*Etoile*, ainsi nommé parce qu'en entrant, on aperçut une étoile au milieu du jour. Quant à l'île qu'on venait de découvrir, elle fut appelée *Sainte-Isabelle*[2] du nom de la sainte qu'on fêtait au départ de Callao. Nos marins se croyaient alors à 1,450 lieues de Lima, erreur bien plus forte que celle des quatre pilotes de Legazpi qui différaient entre eux de 400 lieues, erreur que Quiros ne put parvenir à comprendre et qu'il discute longuement dans le récit de la découverte

1. Carte pour servir au voyage de M. de Surville, capitaine de vaisseau, dressée sur ses mémoires, 1791.

2. Par 178° 20′ de l'île de Fer et par 8° 10′ de latitude australe.

des *Marquises*[1]. Mendaña profita de son séjour dans ce port bien abrité pour faire construire un brigantin sur lequel s'embarquèrent le maître de camp, le pilote Hernan Gallego et vingt-huit soldats ou matelots.

Au cours de cette reconnaissance qui, commencée le 3 avril, s'acheva le 4 mai, on découvrit un grand nombre d'îles, d'îlots et de récifs : les îles des *Palmes*, des *Rameaux*, la *Galère*, *Bonne-vue*, *San Dimas*, la *Sesarga* qui serait la *Savo* d'aujourd'hui, et dont le centre était occupé par un volcan fumeux, enfin une grande île qui reçut le nom de *Guadalcanal*, lieu de naissance du maître de camp.

Dès que les officiers du brigantin eurent fait leur rapport, Mendaña donna l'ordre de quitter le port malsain de l'*Etoile* où le quart des équipages venait de succomber et dont la plupart de ceux qui restaient étaient sur les cadres.

Le 12 mai, on s'arrêta à *Guadalcanal*, à l'embouchure du rio *Ortega*. Le brigantin repartit aussitôt à la découverte, mais rentra beaucoup plus rapidement qu'on ne l'attendait, son capitaine et presque tout l'équipage étant malades. Ils avaient cependant reconnu de nombreuses îles, notamment la *Atregada*, les *Trois-Maries* et *San Juan*. Les navires furent conduits devant cette île où ils furent espalmés et radoubés pendant que le brigantin opérait de nouvelles explorations.

Aussitôt que furent réparés les navires, le général convoqua un conseil de guerre auquel il demanda si l'on était d'avis de tenter de nouvelles découvertes ou s'il fallait laisser à *San Juan* une colonie. Tous furent d'accord pour la négative : les bâtiments étaient en mauvais état, les vivres à peu près épuisés, les arquebuses avaient besoin de réparations, les munitions étaient sur le point de manquer, le nombre des malades était trop grand et les indigènes trop belliqueux ; bref, si l'on tardait plus longtemps, on

1. Il faut sans doute attribuer partie de l'erreur aux courants et surtout à la grande dérive qu'avaient les bâtiments de cette époque.

risquait de périr en route avant d'avoir pu annoncer au vice-roi la découverte qu'on venait d'accomplir. L'ensemble de l'archipel qu'on venait de découvrir reçut le nom d'îles *Salomon*, bien que rien, en réalité, n'eût fait prévoir qu'on y pût rencontrer les fabuleuses richesses de ce roi.

Avant de lever l'ancre, le général donna l'ordre de s'emparer de quelques indiens pour les amener au Pérou, ceux qu'on avait pris jusqu'alors ayant trouvé le moyen de se sauver.

Le 11 août, les bâtiments mirent définitivement à la voile, louvoyant d'abord en vue de *San Cristoval*, reconnaissant *Santa Catalina*, *Santa Anna* et quelques autres îles de peu d'importance.

Cependant, les manœuvres pourries se rompaient, les soldats et les marins commençaient à s'inquiéter, si bien que Mendaña dut demander à Gallego de ne plus courir nord et de modifier sa route vers l'est.

Mais, auparavant, on avait découvert les basses de *San Bartholomé*, dont la position se place sur les cartes à dix degrés de différence, et par 21° de latitude nord, par 200° de longitude à l'est du méridien de l'île de Fer, une île déserte entourée de récifs à laquelle on donna le nom de *San Francisco*.

Pour trouver les vents favorables on avait dû remonter jusqu'à 30 et 32 degrés nord, mais, par cette latitude, les vents devinrent violents, la mer grossit et de véritables tempêtes se succédèrent. Le 18 octobre, notamment, les vagues étaient si hautes et si pressées qu'on se crut arrivé au dernier jour, les coups de mer se succédaient sans interruption, — on avait perdu de vue le bâtiment amiral depuis plusieurs jours — le navire à demi plein d'eau disparaissait sous la lame; on dut couper le grand mât pour l'alléger. « Les frères, dit la relation publiée par M. Fernandez Duro[1], nous consolaient avec de saintes paroles, nous

1. *Boletin de la Sociedad geografica de Madrid*, 1895, p. 411 et suiv.

engageaient à nous confesser et à nous pardonner mutuellement nos offenses et suppliaient le Seigneur de nous venir en aide. » La tempête dura jusqu'au 28.

Mais alors, la fatigue, les émotions, l'humidité continuelle, une nourriture exécrable mais insuffisante, composée de biscuit dont les vers n'avaient plus voulu et d'eau pourrie avaient engendré plusieurs maladies et notamment le scorbut. Tous les jours on constatait de nouveaux malades et un grand nombre périrent. Puis au mois de décembre, on fut assailli de rafales de neige et de grêle et le froid devint excessif; les matelots exaspérés se mutinèrent et l'on eut grand'peine à les calmer.

Après tant et de si cruelles souffrances, on eut la consolation d'entrer le 22 janvier 1569 dans le port de *Santiago* ou *Salagua* au Nouveau-Mexique et de voir arriver trois jours plus tard le vaisseau amiral ayant perdu son grand mât, son bateau et n'ayant plus à bord qu'une seule barrique d'eau.

Après s'être ravitaillé, on remit à la voile et l'on atteignit à la côte du Pérou la pointe de *Sainte-Hélène* d'où l'alferez Fernando Henriquez porta à *Lima* l'annonce de l'arrivée de l'expédition et des découvertes qu'elle avait accomplies.

Que si nous pressons un peu le récit, nous aurons bien du mal à en faire sortir quelques informations précises.

Au XVI^e^ siècle, on ne s'occupait en aucune façon des études modernes auxquelles nous attachons tant de prix : d'anthropologie, d'ethnographie, de linguistique, à peine d'histoire naturelle.

En vérité, ces conquérants, ces découvreurs s'occupaient d'autre chose que de science, ils faisaient de l'histoire !

Ils ne sont pas observateurs, par dédain, par mépris de populations qu'ils jugent si inférieures, encore plus que par ignorance. Aussi, les renseignements que contiennent leurs récits sont-ils, le plus souvent, aussi incomplets qu'inexacts. De quel intérêt seraient-ils pour nous cependant ! Quelle merveilleuse collection ethnographique eût rapportée un

docteur Hamy, quelle riche moisson anthropologique eût faite un Quatrefages.

Les indigènes sont-ils des nègres, sont-ils des indiens? Voilà la seule différence que soient en état de faire les Espagnols. Ont-ils des cheveux crépus ou plats, sont-ils barbus? Vont-ils nus ou couverts d'un léger pagne? Ajoutez-y quelques renseignements sans précision ni détails sur leurs armes, leur parure, leur religion, voilà la contribution qu'apportent à l'anthropologie et à l'ethnographie la plupart des relations. On nous apprendra bien, comme Mendaña, qu'il existait des porcs aux îles *Salomon*, mais on ne saura pas préciser à quelle race ils appartiennent, ce que n'eût pas manqué de faire l'éminent naturaliste qui nous préside.

On comprend combien cette imprécision ou cette absence d'informations enlève d'intérêt aux récits d'anciens voyages.

Résumons cependant les renseignements que nous fournit l'expédition de Mendaña et comparons-les avec ce que nous ont appris des voyageurs plus instruits, des observateurs plus judicieux et moins pressés.

Il résulte de nombreux passages de la relation que l'archipel des *Salomon* était à la fois de formation corallienne et plutonienne, ce qui est absolument d'accord avec les observations modernes, les longues lignes et barrières de récifs au milieu desquelles s'élèvent à peine au-dessus du niveau de la mer des îlots couverts d'une abondante végétation de cocotiers, les hautes terres visibles de quinze lieues, un pays généralement boisé, de belles plaines comme à Buenavista, tels sont les traits en petit nombre qui peignent la nouvelle découverte.

La race était belle et de haute stature, les indiens, dit le texte, en parlant des habitants d'*Isabelle*, vont nus, ils ne portent que des pagnes de feuilles de palmiers et se rougissent les cheveux qu'ils ont frisés. On n'y trouva pas de

métaux, aucun gibier, et les indigènes, dont les principaux vêtements étaient des colliers d'os de poisson ou de coquilles, n'avaient pour se nourrir que des cocos, des amandes, des racines et le produit de leur pêche.

Un chef appelé Tauripi Biliban offrit au général de changer de nom avec lui, ce qui est une haute marque d'amitié. On lui fit servir une collation et on le régala d'une aubade où guitare et tambourin s'escrimèrent à plaisir. Le sauvage ne voulut pas être en reste et fit jouer sa musique composée d'un buccin hélicoïdal et de quelques roseaux liés ensemble. J'ai trop le respect de l'assemblée pour répéter l'expression dont se sert la relation, je la traduirai en disant que cette musique était bonne à faire danser des ours.

Les habitants de *Sainte-Isabelle* n'étaient pas d'humeur pacifique, ils étaient divisés en tribus qui se faisaient la guerre et cherchaient à se faire des prisonniers pour les dévorer. Leur anthropophagie ne fut pas longtemps douteuse, car on offrit à Mendaña comme un mets recherché et exquis, bien digne d'un grand chef, l'avant-bras et la main d'un jeune garçon. L'Espagnol fit honte aux naturels, leur témoigna toute son horreur de ces pratiques exécrables et fit enterrer devant lui, le morceau d'homme qu'on lui avait offert. Non sans une certaine dose de naïveté, dit la relation, mais certainement, ajouterons-nous, avec le regret de voir perdre un mets aussi succulent, les indigènes s'en allèrent la tête basse et tout penauds.

Plusieurs autres fois et dans certaines autres îles, on offrit aux Espagnols des quartiers d'indiens comme un plat très apprécié.

Ces indigènes étaient idolâtres, adoraient le démon sous la forme de lézards et de serpents dont on trouva des représentations dans les cases obscures qui leur servaient de chapelles.

Souvent reçus à coups de flèches, les Espagnols ripostaient volontiers — trop volontiers même — à coups d'arquebuses.

C'est ainsi qu'à l'île des *Rameaux* quatre canots montés par cent trente hommes armés d'arcs et de flèches vinrent au-devant d'eux. Sur l'une des pirogues se tenait debout un vieillard qui les harangua avec véhémence, les menaçant, à ce qu'ils comprirent, de les tuer et de les manger. A certain moment une volée de flèches partit des canots.

La réponse ne se fit pas attendre et le vieillard fut tué d'un coup d'arquebuse, ce qui mit fin à la bataille.

A l'île de la *Galère*, le brigantin étant arrêté par les calmes, les indiens firent fête aux Espagnols « nous leur donnâmes un câble, dit la relation, pour nous mener à terre, chaque canot en demanda un, mais c'était pour nous tuer à loisir et nous manger dès que nous serions débarqués ».

Ces rapports manquaient plutôt d'aménité, ils étaient cependant parfois empreints d'une apparente cordialité. Mais on eut partout de la peine à se procurer de l'eau et des provisions, car les porcs étaient rares, ils étaient semblables aux nôtres, dit le texte que nous suivons, mais étaient sauvages, très petits et d'un goût désagréable.

Dans une petite île voisine de *Buenavista* on put s'en procurer deux, mais ce fut tout, car les indigènes les tiraient d'une autre île; ils servirent à célébrer la Pâques et ce fut la première chair fraîche que les Espagnols mangèrent depuis leur départ du Pérou.

A *San Dimas* la population était très nombreuse et l'on vit à la fois à terre et dans les canots plus de six cents individus. Il en était de même à peu près partout et dans certaines îles les villages formaient un feston ininterrompu au bord de la mer. Le texte cite à plusieurs reprises des agglomérations de trois mille individus, et va même une fois jusqu'à quarante mille. Ce chiffre est manifestement exagéré. M. Zaragoza, qui a publié en 1876[1] les relations de voyage de Mendaña et de Quiros qui existent à la Bibliothèque par-

1. *Historia del descubrimiento de las regiones australes hecho por el general Pedro Fernandez de Quiros.* Madrid, 1876, 3 tomes in-8.

ticulière du roi d'Espagne et au Dépôt hydrographique de Madrid, ne paraît pas avoir été frappé comme nous de cette exagération qui n'est peut-être due qu'à une erreur de chiffres. En tout cas, le manuscrit de notre Bibliothèque nationale qui a été publié par notre ami M. Fernandez Duro dans le *Bulletin de la Société de géographie de Madrid*[1], tout en constatant que la population des îles *Salomon* était nombreuse, est bien plus modéré dans ses appréciations et les chiffres qu'il fournit cadrent absolument avec ceux que donnèrent en 1768 Bougainville, Surville, l'année suivante, Shortland en 1788, d'Entrecasteaux en 1792 et Dumont d'Urville en 1838.

A *Guadalcanal*, le maître coq et neuf personnes furent massacrés et dépecés par les indigènes, et quelques jours plus tard quelques charpentiers, occupés à couper du bois pour les bâtiments, furent assaillis par une nombreuse troupe que les armes à feu eurent bientôt fait de mettre en fuite. On poursuivit les sauvages, on en tua le plus qu'on put et l'on détruisit par le feu certains villages où l'on découvrit des vêtements qui avaient appartenu aux Espagnols massacrés auparavant. Lorsqu'on radouba les navires, on dut débarquer les provisions, les hardes et tout ce qu'il y avait à bord et, bien qu'on fît bonne garde, on eut encore à regretter la mort d'un matelot qui s'était absenté du camp, quoique ce fût expressément défendu.

Tels sont les détails relatifs aux *Salomon* et à leurs habitants qu'on peut extraire des relations assez brèves que nous possédons de la découverte. Ils sont bien incomplets et ne donnent du pays qu'une idée absolument imparfaite. Mendaña se plaint de l'insalubrité du port de l'*Etoile*, mais il ne nous dit pas en quoi consiste cette insalubrité. C'est, en effet, un des points les plus humides du globe, et des pluies torrentielles, coïncidant avec l'époque des plus fortes chaleurs, y sont amenées par les alizés du sud-est.

1. *Vide supra.*

Le texte ne nous dit rien de la couleur des indigènes, qu'il qualifie d'indiens, mais nous savons qu'ils sont d'un brun foncé, ont la chevelure abondante et frisée et appartiennent à la race mélanésienne. Nous ne trouvons non plus dans cette relation que de vagues détails sur les pirogues dont certaines sont fort grandes et quelques-unes à balancier; enfin ce qui nous est dit des productions de cet archipel est tout à fait insuffisant, car on y trouve, outre l'igname, le taro, l'arbre à pain et la banane qui ne suffisaient pas, avec le produit de la pêche, à nourrir une population alors très nombreuse, mais qui est aujourd'hui si clairsemée qu'on en entrevoit la disparition prochaine.

Mendaña ne reçut aucune récompense de sa hardie tentative et de sa glorieuse découverte. Les îles qu'il avait trouvées n'étaient pas le continent austral qu'on avait rêvé. Leur pauvreté, l'absence de l'or, mobile, à cette époque, de toutes les entreprises, la férocité des habitants, rien de tout cela ne pouvait engager le vice-roi et à plus forte raison le roi d'Espagne à organiser une nouvelle expédition. Aussi Mendaña resta-t-il inoccupé, méditant sur ses lauriers, jusqu'à ce qu'il pensât trouver une occasion favorable pour recommencer une exploration qu'il crût devoir être plus fructueuse et établir dans l'archipel qu'il avait découvert, sinon nommé, et qui correspondait si peu aux trésors que Salomon en aurait tirés, une colonie définitive.

Car s'il avait pris possession de ces îles au nom du roi d'Espagne, que valait ce titre si l'on ne pouvait l'appuyer d'une occupation effective?

Cette occasion, Mendaña dut l'attendre vingt ans. Il s'agissait cette fois de retrouver les îles Salomon et d'y fonder une colonie. Le vice-roi du Pérou D. Garcia Hurtado de Mendoza, marquis de Cañete, donna à Mendaña le titre d'adelantado et lui fournit toutes les facilités désirables pour réunir le nombre de soldats et de matelots dont il avait besoin. Mendaña emmenait avec lui sa femme Isabelle Barreto, ses

trois beaux-frères et confia la conduite de la flotte comme pilote major à Pedro Fernandez de Quiros qui devait s'illustrer à son tour dans un voyage de découvertes postérieur.

Mais, dès les premiers jours, le maître de camp, Pedro Marino Manrique, et Quiros ne s'entendirent pas, échangèrent quelques paroles blessantes ; l'esprit dominateur et hautain du premier devait avoir sur l'issue de la tentative la plus déplorable influence.

Vivres, gens et navires ayant été réquisitionnés dans les vallées de *Truxillo* et de *Saña*, dans les ports de *Santa*, *Cherrepe* et *Paita*, les quatre navires *Sainte-Isabelle*, *Saint-Philippe*, *Sainte-Catherine* et la capitane appelée *Saint-Jérôme* quittèrent définitivement le Pérou le 16 juin 1595. L'expédition ne comprenait pas moins de trois cent soixante-dix-huit personnes dont deux cent quatre-vingts en état de porter les armes. Un grand nombre étaient mariés, une quinzaine de mariages furent célébrés au cours du voyage et les jeunes filles qui n'avaient pas trouvé preneur pendant l'expédition purent facilement se marier aux Philippines.

La route fut dirigée au sud-ouest, puis à l'ouest, si bien qu'on remonta de 9° et demi jusqu'à 14°, et au bout d'un mois d'une navigation sans incident à travers le Pacifique, qui, cette fois, parut bien mériter son nom, on découvrit une île qui, selon la coutume, reçut le nom du saint qu'on fêtait ce jour-là 21 juillet, et fut appelée *Madeleine ;* son nom, indigène était *Fatou-Hiva*.

C'est sur la côte méridionale de cette île qu'atterrit Mendaña. Au moment où la flotte s'approchait d'un port qu'on apercevait parfaitement du bord, une flotte de 70 pirogues sortait. Chacune de ces embarcations contenait de 3 à 10 hommes, ce qui pouvait faire une centaine d'individus qui pagayaient ensemble tandis qu'un certain nombre d'autres indiens suivaient à la nage. Ces pirogues avaient de chaque bord un balancier de bambou qui, portant sur la mer, les empêchait de chavirer.

D'une voix forte, les indigènes montraient du doigt leur port, semblant encourager les étrangers à y pénétrer et répétaient souvent le mot *Anatut* ou *Analut*.

Arrivés près du bord, ils offrirent aux Espagnols des cocos, des noix d'une espèce inconnue, une sorte de pâte enveloppée dans des feuilles, le *popoi*, faite des fruits de l'arbre à pain, des bananes et des fragments de bambous remplis d'une eau excellente. Ils regardaient émerveillés les marins, les soldats armés et les femmes accoudées pour les voir.

L'un d'eux fut hissé à bord, l'adelantado lui donna, car il était, comme ses compatriotes, complètement nu, une chemise et un chapeau. Enchanté du cadeau, il appela ses compagnons pour l'admirer et l'on en compta bientôt une quarantaine sur la capitane. Parcourant le navire avec désinvolture, touchant à tout, s'emparant de ce qui leur convenait, prenant les hommes à la barbe, ils chantaient, dansaient, afin de témoigner leur joie des cadeaux de vêtements et de bibelots qu'on leur avait faits ; bref, ils ne tardèrent pas à devenir gênants et incommodes. On leur fit entendre par signes qu'ils eussent à regagner leurs pirogues, ils ne voulurent pas comprendre. C'est alors que le général fit tirer un coup de couleuvrine qui les épouvanta si bien qu'ils sautèrent tous à l'eau.

L'un d'eux cependant s'était cramponné à une manœuvre et ne voulait pas quitter le vaisseau; pour lui faire lâcher prise, un soldat lui donna sur la main un coup d'épée. Ayant regagné sa pirogue à la nage, l'indien montra sa blessure à ses compagnons, cette vue les enflamma de colère. L'un d'eux muni d'un parasol fit ranger les canots en bataille et un vieillard portant la main à sa barbe ou retroussant sa moustache semblait menacer les Espagnols et exciter les siens au combat.

Les pierres lancées à coups de fronde tombèrent bientôt sur le tillac tandis qu'une grêle de javelots projetés à la

main volaient contre les navires. Un soldat fut atteint et blessé.

Peu endurants et habitués à considérer comme de peu de prix la vie des indiens du Pérou, les Espagnols firent plusieurs décharges d'arquebuses, atteignirent le vieillard, blessèrent ou tuèrent sept ou huit naturels et dispersèrent les pirogues.

Après cet acte de sauvagerie qui ne rencontra aucun blâme de la part des officiers, qui paraissent avoir plutôt encouragé leurs hommes, un canot monté par trois insulaires, du côté de qui semblent avoir été la bienveillance et la douceur, s'avança vers les vaisseaux; lorsqu'il fut arrivé assez près, un des voyageurs se leva tenant d'une main un rameau vert, de l'autre une étoffe blanche. C'était une démonstration pacifique, elle fut appuyée par des signes et des gestes par lesquels l'homme semblait inviter les bâtiments à entrer dans le port.

Presque blancs, les indigènes de la *Madeleine* étaient grands, bien faits, avaient de beaux traits réguliers, avec des dents blanches et des cheveux d'un blond roux, longs et flottants ou tortillés en chignon sur le sommet de la tête. Tatoués en bleu, ils portaient sur le corps des dessins de poissons ou d'autres figures. La population de la *Madeleine* devait être considérable car, outre ceux qui étaient venus sur les pirogues ou à la nage, des vaisseaux on apercevait une foule énorme sur le rivage.

Cette île, haute, montueuse, coupée de vallées où semblaient vivre ses habitants, était taillée à pic sur le bord de la mer; le seul port qu'on y rencontra fut celui de la côte méridionale. Le général ne la reconnut pas pour faire partie de l'archipel des *Salomon*, elle n'était d'ailleurs, d'après son estimation, qu'à mille lieues de Lima, c'était donc une nouvelle découverte.

L'expédition reconnut ensuite dans le nord l'île de *San Pedro* qui parut peu élevée et couverte de bois, puis longea

le rivage méridional de la *Dominica*, embouqua le canal qui la sépare de *Santa Christina* et vint jeter l'ancre sur la côte ouest de cette dernière dans un havre qui reçut le nom de port de la *Madre de Dios*.

Selon Mendaña, la *Dominique* aurait eu un aspect enchanteur; à de vastes plaines y succèdent de riantes collines couronnées de bois épais. Tout autre est la description qu'en a tracée George Forster qui la visita en 1774 avec Cook. Il y voit, au contraire, une terre ravagée par les éruptions volcaniques, toute déchirée et pour ainsi dire encore saignante, car un maigre manteau de verdure laissait apercevoir ses plaies. A quoi faut-il attribuer ces contradictions?

« Si l'on admet, dit Fleurieu [1], que les uns et les autres ont également bien vu, il faut admettre aussi, ce qui n'est pas improbable, que, dans l'intervalle des deux siècles qui se sont écoulés entre les deux voyages, l'île de la *Dominica* a éprouvé le terrible effet de quelqu'une de ces grandes convulsions de la nature qui défigurent totalement les parties de la surface de notre globe sur lesquelles leur ravage s'est exercé. »

De la *Dominique*, à la vue des vaisseaux, étaient sortis beaucoup de canots portant un grand nombre d'insulaires dont quelques-uns parurent plus foncés de peau que les autres; tous faisaient des signes pour déterminer les Espagnols à aborder, mais les vents étaient contraires et l'on ne voyait pas de port.

Ces quatre îles reçurent de Mendaña, en témoignage de reconnaissance pour l'aide qu'il avait reçue du vice-roi du Pérou, le nom de *las Marquesas de Mendoça*. Nous les appelons simplement aujourd'hui îles *Marquises*.

Aussitôt arrivé à *Sainte-Christine*, le général envoya le maître de camp avec une vingtaine de soldats chercher une aiguade. Environnés bientôt par de nombreux canots,

1. Claret de Fleurieu, *Voyage autour du monde fait pendant les années* 1791, 1792 *et* 1793 *par Étienne Marchand*. Paris, an VI, 5 vol. in-8 avec atlas fol., t. I, p. 103.

les Espagnols tirèrent quelques coups de feu pour se dégager et tuèrent un certain nombre d'insulaires. L'un d'eux s'étant jeté à la nage avec un enfant dans les bras fut atteint d'une balle et coula à pic. Quiros demanda au soldat qui l'avait tué pourquoi il avait tiré sur cet homme inoffensif et avait ainsi fait deux victimes.

« Pour montrer que je mérite toujours ma réputation de bon tireur.

— Parbleu, voilà une réputation qui te sera bien utile pour aller en enfer ! » répondit Quiros.

On voit par cet exemple, et nous en aurons malheureusement au cours de cette étude plus d'un autre à montrer, combien peu de cas les Espagnols faisaient d'hommes qu'on n'aurait pu leur persuader être leurs semblables.

Pendant que le maître de camp procédait à la recherche infructueuse d'une aiguade et d'un port, quatre indigènes entrés dans la capitane s'emparaient d'une petite chienne qu'il affectionnait tout particulièrement et se jetaient à l'eau en l'emportant. Qui sait si cet événement futile ne développa pas la haine qu'avait conçue cet officier pour les indiens et ne contribua pas à l'échec de l'expédition?

Et cependant cette population était vraiment douce et différente de celle que Mendaña avait rencontrée à son premier voyage. C'est ainsi que le lendemain, le maître de camp ayant débarqué, traça une raie sur le sol et interdit aux indigènes de la dépasser, ce dont ils se gardèrent, et, leur ayant demandé de l'eau, ils apportèrent des cocos et des fruits. Là se trouvaient quelques femmes qui leur parurent fort plaisantes et très faciles. Ayant trouvé un ruisseau, le maître de camp fit remplir quelques futailles et voulut les faire charger par les indiens qui s'y refusèrent et s'enfuirent. Ce fut un nouveau prétexte pour les cribler de coups d'arquebuse.

Comme le havre où avait débarqué le maître de camp avait un mauvais fond, comme la sortie en était difficile, Mendaña, très affecté des plaintes et des récriminations des

soldats, voulait continuer son voyage, lorsque le maître de camp découvrit un port qui lui parut tout à fait sûr. Le 28 juillet, l'adelantado y prit terre avec sa femme et ses principaux officiers, y entendit la messe et prit solennellement possession de tout l'archipel au nom du roi d'Espagne.

Il est inutile de rapporter les événements qui marquèrent le séjour des Espagnols aux *Marquises*, c'étaient tous les jours des escarmouches nouvelles et nous devons reconnaître que tous les torts appartenaient à ceux qui prétendaient apporter à ces sauvages la civilisation et le christianisme, religion qui repose sur l'amour de ses semblables.

Citons cependant un dernier exemple de la cruauté inutile des Espagnols. Onze indiens débarqués de deux canots étaient venus leur offrir des cocos ; voyant qu'on ne répondait à leurs démonstrations amicales qu'en chargeant les arquebuses, ils regagnèrent leurs pirogues.

Avant de les avoir atteintes, cinq gisaient à terre. On les poursuivit en bateau tout en tirant ; deux purent gagner les montagnes, quatre furent trouvés morts dans les pirogues, on les dépeça à coups de couteau et on les exposa en quartiers pour faire peur aux autres.

Notez que nous ne faisons que traduire ici des documents espagnols qui rapportent les faits sans un mot d'indignation ni de blâme !

Le général aurait voulu installer dans ces îles une colonie, il désirait y laisser trente hommes pour la plupart mariés, mais ils s'y refusèrent et Mendaña qui ne paraît pas avoir su jamais imposer sa volonté à ses subalternes, fit lever l'ancre le 5 août, après avoir fait planter trois croix.

Les textes que nous avons sous les yeux abondent en détails de toute nature sur les productions et les ressources de l'île *Sainte-Christine*. Les indiens étaient superbes, mais quelques-uns paraissaient moins blancs que ceux de la *Madeleine*. Leur langage, leurs armes, leurs pirogues

étaient identiques. Les maisons étaient construites de même avec couverture en feuilles de palmier. Il y avait des maisons qui semblaient communes, car on y vit quantité de lits à l'intérieur.

Les femmes étaient charmantes; mais Quiros, qui ne débarqua pas des premiers, n'en vit aucune, car on eut soin de les écarter des Espagnols dont les privautés avaient déplu. Elles sont, dit notre texte, plus belles que celles de Lima, éloge qui n'est pas mince, car ces dernières passent encore aujourd'hui pour les plus belles femmes de l'Amérique du Sud.

En dehors du village, les Espagnols remarquèrent ce qu'ils appellent un *oraculo*. Au milieu d'une place entourée d'une palissade, et dans laquelle, à l'ouest, était percée une porte, s'élevait une case dont la porte s'ouvrait du côté du nord. On y voyait quelques figures de bois mal travaillées au pied desquelles se trouvaient des offrandes de nourriture et un cochon mort dont les Espagnols s'emparèrent.

Comme ils voulaient prendre les autres provisions, les naturels leur firent comprendre que ces figures et la case étaient pour eux des objets de vénération. Fleurieu se demande si ce n'était pas là un de ces moraï que Cook avait rencontrés à Tahiti.

Avant de quitter avec Mendaña l'archipel des *Marquises*, nous devons ajouter que cet archipel se divise en deux groupes celui du sud-ouest, que Mendaña venait de découvrir, et celui du nord-ouest, dont on doit la connaissance au capitaine Marchand. Il est donc de notre strict devoir d'associer ici notre compatriote à l'hommage que nous rendons ce soir à Mendaña.

En 1788, le capitaine Etienne Marchand revenait du Bengale lorsqu'il rencontra, sur la rade de Sainte-Hélène, le capitaine anglais Portlock. La conversation étant tombée sur le commerce, sur les articles qui étaient le plus avantageux à acheter et ceux dont la défaite était le plus facile, Marchand apprit de son interlocuteur que les peaux de

loutre étaient pour rien sur la côte occidentale de l'Amérique du Nord et atteignaient en Chine des prix considérables; on pouvait en même temps se procurer dans ce dernier pays un chargement pour l'Europe.

De retour à Marseille, le capitaine Marchand détermina son armateur M. Baux à tenter l'opération. Mais la navigation dans le Pacifique exigeant un navire capable de résister aux tempêtes, on fit construire un bâtiment de trois cents tonneaux, le *Solide*, qui partit le 14 décembre 1790.

Marchand était un officier instruit et qui s'était préparé par la lecture des voyages antérieurs à l'expédition dont il avait le commandement. Aussi, lorsqu'après avoir doublé la Terre de Feu, il s'aperçut que l'eau contenue dans ses futailles commençait à se corrompre, n'hésita-t-il pas, au lieu de gagner aussitôt, comme il en avait l'intention, la côte nord-ouest de l'Amérique, à chercher l'archipel des *Marquises* qui lui semblait le plus rapproché et qui le détournait le moins de la route qu'il voulait faire.

Le 12 juin 1791, on aperçut l'île de la *Madeleine*, la plus méridionale du groupe. Les calculs de Marchand, dont la relation a été retrouvée il y a peu de temps par M. Saint-Yves[1], celui-là même qui accomplit en ce moment une mission du ministère de l'instruction publique dans l'Asie septentrionale, et de son second, le capitaine Chanal, dont la relation a été publiée par Fleurieu, ces calculs, disons-nous, avaient été faits avec une telle précision qu'il atteignait les Marquises « après une traversée de soixante-treize jours depuis la vue du cap Saint-Jean de la Terre des États, sans prendre connaissance d'aucune terre et seulement en tirant de l'emploi constant des observations astronomiques toute la sûreté de la navigation, au milieu d'une mer où les courants agissent dans des directions et avec des effets qui déconcertent et rendent inutiles tous les moyens, tous les

1. Voir *Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1896, p. 260 et suiv.

calculs, toutes les méthodes ordinaires du pilotage ».

Et celui qui rend ainsi témoignage de la science du capitaine Marchand, s'y connaissait bien, c'était le capitaine de vaisseau Fleurieu[1], qui fut membre de l'Institut et qui a publié à la fin du siècle dernier nombre de travaux relatifs aux découvertes maritimes où la science historique est aidée d'une méthode critique qui repose sur l'expérience.

Après avoir relevé la *Madeleine*, Marchand se dirigea sur San Pedro, reconnut la *Dominique* et *Santa Cristina*. Il y mouilla à la baie de la *Madre de Dios* où il fut accueilli par les cris mille fois répétés : *Tayo, Tayo !* Amis, Amis !

Notre compatriote ne pouvant s'y procurer le nombre de cochons dont il avait besoin dut visiter plusieurs autres ports de *Santa Cristina*.

Nous ne pouvons nous arrêter, malgré tout l'intérêt qu'elles présentent à cause de leur précision remarquable, sur les informations recueillies par Marchand[2]. Quelques mots cependant sur le tatouage, seul vêtement de ces indigènes puisque le climat n'en exige pas d'autre. « Ces dessins sont distribués avec la plus grande régularité, ceux d'un bras et d'une jambe correspondant exactement à ceux de l'autre, et cette bigarrure, en raison de sa symétrie, ne fait pas mauvais effet. »

Avec les individus le genre de coiffure se modifie. La mode, d'ailleurs, régnait en souveraine aux Marquises aussi bien qu'à Paris. Les uns portaient des colliers de graines rouges, d'autres une sorte de hausse-col fait de tablettes d'un bois léger. Hommes et femmes avaient les oreilles percées et cependant on ne leur vit généralement pas y suspendre des objets un peu lourds. Cependant « on a vu une jeune Mendoçaine se pavaner en portant, en manière de hausse-col, le plat à barbe de fer rouillé qu'elle avait

1. *Op. cit*, t. I, p. 40.

2. On trouve aussi de fort intéressants détails sur les Marquésans dans : Pailhès, *Tour du monde*, 1875, second semestre.

dérobé au *frater* du *Solide* et un homme porter effrontément la baguette du fusil du capitaine Marchand enfilée dans le trou de son oreille et pendant à côté ».

Cette habitude des Mendoçains de se suspendre au col les objets qu'ils avaient dérobés avait été déjà notée par Mendaña et il avait retrouvé le jour même pendus sur leur poitrine les objets les plus hétéroclites qu'ils avaient volés quelques heures auparavant.

Cook affirme que les naturels des Marquises connaissaient le kava des Tahitiens, car ils donnaient à l'eau-de-vie le nom que porte la plante de gingembre. Vous savez comment se fabrique cette liqueur : on mâche une plante jusqu'à l'avoir presque réduite en bouillie et l'on verse dessus de l'eau que l'on laisse fermenter pendant plusieurs heures. Ce breuvage serait pour nous assez dégoûtant, mais le voyageur ne peut le refuser sans faire injure à ses hôtes et doit le boire — en gardant pour lui ses réflexions.

C'est d'une politesse analogue que furent victimes le capitaine Marchand et ses officiers. Dans un festin auquel ils furent invités, on leur mit dans la bouche des morceaux de viande que, par une attention gracieuse, on avait pris soin de mastiquer préalablement, pour ne pas leur donner la peine de les mâcher. Inutile d'ajouter, n'est-ce pas, que nos compatriotes se dérobèrent aussitôt qu'ils le purent à cette marque exagérée de bienveillance.

Une autre observation très curieuse faite par Marchand, c'est que les cases haussées sur des soubassements en pierre et les échasses dont ils se servent prouvent que leur île était exposée à des inondations.

On peut voir au musée d'Ethnographie du Trocadéro une de ces échasses admirablement sculptée et travaillée. Notre collègue M. le Dr Hamy[1] est l'auteur d'une fort curieuse dissertation à ce sujet.

1. Hamy (E. T.), *De l'usage des échasses chez les insulaires des Marquises* (*La Nature*, n° 307, 19 avril 1879. 5 fig.).

Enfin Fleurieu, qui a résumé et comparé avec sa sûreté ordinaire les observations de Mendaña, de Forster et de Marchand, termine ainsi sa peinture des habitants de Santa Cristina.

« La principale occupation[1] des naturels de Santa Cristina, après la pêche, la fabrication accidentelle de leurs armes, de leurs pirogues et des ustensiles à l'usage de l'habitation, est de chanter, de danser, de s'amuser.

« L'expression vulgaire de « tuer le temps » semble avoir été créée pour rendre sensible la nullité des actions qui partagent le cercle de leur vie. »

Il ajoute plus loin : « Ils se fatiguent à ne rien faire. Tranquilles sur leurs moyens de subsistance, ils reçoivent ce que la terre leur donne libéralement et ne songent point à la forcer par leur travail à un plus grand développement de ses richesses... Les Mendoçains sont un peuple aimable que le plaisir sans cesse occupe, que tout distrait, que tout amuse. On peut les comparer à des singes, disons mieux, à des enfants qui désirent vivement tout ce qu'ils voient et n'en font plus aucun cas aussitôt qu'ils en ont joui un moment. »

Quant aux femmes des îles Marquises, Marchand eut occasion d'en voir beaucoup, car elles encombrèrent son navire pendant tout le temps de la relâche. Elles venaient généralement à la nage, dépouillées de tout vêtement et, lorsqu'on leva l'ancre, les adieux furent mouillés des larmes de toutes ces femmes. Elles donnaient leurs faveurs et ne les vendaient pas, ce qui fait rejeter l'idée d'un libertinage effréné, sans qu'on puisse en vérité comprendre à quel mobile elles obéissaient en s'offrant à des hommes qu'elles n'avaient jamais vus et qu'elles ne reverraient jamais.

« L'eau, dit Marchand, est, pour les femmes comme pour les hommes, un élément dans lequel ils restent sans incommodité des journées entières[2]. »

Un soir que le *Solide* était ancré dans la baie de la *Madre*

1. *Op. cit.*, p. 199.
2. *Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1896, p. 271.

de Dios, le capitaine Marchand aperçut à l'horizon une tache sombre qui affectait la forme d'un pic élevé. Le lendemain, au coucher du soleil, il reconnut la même tache et en conclut que ce devait être une terre qui avait échappé à ses devanciers.

Cette terre gisait ouest-nord-ouest et nord-ouest-quart-ouest; elle reçut le nom d'île *Marchand;* c'est l'île *Ouapou* ou *Napu* des indigènes. Il résolut de la reconnaître. Son aspect dans cette partie était aussi agréable que varié.

Dans l'après-midi quelques pirogues s'approchèrent du navire et un insulaire monta à bord. Il donna aux poules et aux cochons les noms employés aux *Marquises*, mais il ne parut pas connaître les clous, ce qui fit croire que les communications entre les deux groupes n'étaient pas fréquentes. On lui donna un miroir dans lequel il vit sa figure, ce qui le fit rire aux éclats.

On ne fit qu'un séjour de quelques heures dans cette île, cela suffit cependant pour constater que ces insulaires sont de la même couleur et ont la même origine que ceux de Mendoça; ils étaient moins généralement tatoués cependant, moins bien proportionnés et ne semblaient pas avoir le même penchant au vol. Moins faciles, les femmes de l'île *Marchand* durent être conduites par quelques vieillards officieux auprès des nouveaux venus dont elles n'approchèrent qu'avec répugnance et en tremblant. « Les femmes, dit Marchand, très différentes de celles des *Marquises*, paraissent plus joufflues et plus grandes; elles sont toutes couvertes d'une étoffe de la même nature que la leur, c'est-à-dire de papier-mûrier. Elles ne s'oignent point d'huile de cocos, mais elles sont ornées de colliers et de guirlandes de fleurs ou de plantes aromatiques très suaves. » Marchand donna à la baie où il avait été reçu si amicalement le nom de *baie du Bon Accueil.*

Dans le nord, Marchand découvrit successivement l'île *Baux* (*Nouka-Hiva*), les *Deux Frères*, l'île *Masse* (*Hiaou*),

et l'île *Chanal* (*Haloutou* ou *Fetou-houhou*) et donna à cet archipel le non d'*îles de la Révolution*. Ces îles doivent être réunies, dit Fleurieu, au groupe de *las Marquesas de Mendoça* pour ne former, dans le système géographique du globe, qu'un même archipel composé de dix îles principales... »

Ici s'arrêtent les reconnaissances de nos compatriotes, nous ne les suivrons donc pas plus loin ; mais on comprendra que, parlant de la découverte des îles Marquises, nous ne puissions passer sous silence un navigateur qui y prit une aussi grande part.

Revenons donc à Mendaña qui était parti pour chercher les îles qu'il avait vues à son premier voyage. La route fut dirigée dans l'ouest-quart-sud-ouest, pendant 400 lieues. Le général eut la mauvaise idée, trois ou quatre jours après avoir quitté les *Marquises*, de dire qu'il ne se passerait pas longtemps avant qu'on trouvât les îles qu'il cherchait. Mais les jours se succédèrent sans qu'on aperçût la moindre terre et les hommes, les soldats surtout, se reprirent à murmurer.

Cependant, le 20 août, on aperçut quatre petites îles basses, aux plages de sable plantées de palmiers et d'arbrisseaux, on leur donna le nom de Saint-Bernard[1] et comme il ne paraissait aucun port, la flotte continua son chemin. Le 29 août, par 10° 2/3, on reconnut une île basse, ronde, couverte d'une épaisse végétation à laquelle on donna le nom d'île *Solitaire*. Le général y fit chercher par les deux petits navires de l'eau et du bois à brûler dont manquait la capitane et l'on remit à la voile.

Les bruits les plus insensés couraient à bord. Les uns disaient que le général ne se rappelait plus où se trouvaient les îles *Salomon*, les autres que la mer s'était élevée et les avait submergées, qu'on allait faire ainsi le tour du monde et qu'on allait pour sûr gagner la grande Tartarie. C'était

1. Autrement appelée île *du Danger*.

le maître de camp qui encourageait tous ces bruits. Quant aux pilotes, ils ne savaient en vérité où ils allaient puisqu'ils avaient, depuis longtemps, dépassé le lieu où les îles étaient marquées sur leurs cartes. Quiros en parla à l'adelantado qui ne savait quoi répondre.

Le 6 septembre, on aperçut enfin une terre qu'on se promit de reconnaître le lendemain, mais dans la nuit le bâtiment amiral disparut avec les cent quatre-vingt-deux personnes qu'il portait sans qu'on en entendît plus jamais parler.

Au lever du jour, ce fut d'abord une île en forme de pain de sucre, toute noire, sans végétation, qu'on reconnut. C'était un volcan en activité et « je puis vous dire en vérité, raconte l'auteur de la narration que nous suivons, que les dix volcans que j'ai vus ne faisaient pas autant de feu, à eux tous, que celui-ci tout seul ». Puis ce fut une autre île d'où sortit un canot à voile bientôt suivi d'une flotte de cinquante pirogues. Ceux qui les montaient étaient noirs, ils avaient les cheveux frisés, blancs, rouges ou d'autre couleur, leurs dents étaient peintes, ils étaient nus, sauf un petit tablier, et sur leur corps étaient peintes des raies devant et derrière. Ils avaient des colliers d'os et de dents de poissons, de perles et de coquilles, leurs canots étaient petits, à balancier, leurs flèches en bois étaient très aiguës ; ils avaient des massues d'un bois très dur et des lances de bois dont l'extrémité était découpée, aiguisée et barbelée de trois encoches en forme de harpon. Ils avaient de ces biscuits qu'ils font avec l'arbre à pain, tous en mangeaient et en offrirent aux Espagnols.

Ils regardaient les navires et tournaient autour sans y vouloir entrer et, malgré les invitations qu'on leur en faisait, ils avaient de la défiance. Ils parlaient entre eux et tout à coup, suivant l'ordre d'un grand diable qui paraissait leur chef, ils saisirent leurs arcs et envoyèrent une volée de flèches qui ne blessa personne. Il n'en fallait pas tant pour décider les Espagnols à riposter. Ils en tuèrent et en blessèrent quelques-uns et poursuivirent à coups d'arquebuse

les fugitifs jusqu'à terre où ceux-ci se réfugièrent dans la montagne.

Si c'était mal commencer, on devait plus mal finir. On réussit à trouver un port, mais pas une journée ne se passait sans escarmouche.

On avait besoin de vivres frais, on en demandait aux indiens, si ceux-ci n'en apportaient pas assez au gré des Espagnols, on allait les leur prendre et s'ils n'avaient pas l'air satisfait, — ils étaient vraiment bien difficiles, — on les arquebusait.

Un jour, une troupe d'indiens, avec des fleurs dans les cheveux et des plumes dans les narines, vint visiter les vaisseaux. Leur chef, qui pouvait avoir soixante-dix ans, dont la tête était ornée de plumes bleues, jaunes et rouges, et qui portait un arc et des flèches dont la pointe en os était délicatement sculptée, fut reçu avec grand honneur par Mendaña qui, lui prenant la main, lui fit comprendre qui il était et lui demanda son nom. Il s'appelait Malopé, répondit l'indigène, et désirait changer de nom avec le général, ajoutant qu'on l'appelait aussi *jauriqui*, ce qui sembla vouloir dire chef ou cacique.

Ce chef ne savait quel plaisir faire aux Espagnols, il apaisait les querelles et continuellement leur faisait fournir des vivres. Il avait fort à faire, car le maître de camp excitait continuellement ses soldats et à chaque expédition qu'il faisait pour se procurer des provisions, il brûlait des pirogues et des cases, tuait ou blessait quelques indigènes. Cependant Mendaña avait donné l'ordre de commencer les travaux d'établissement, il avait fait dresser un camp et l'on abattait des bois pour construire les cases. Mais certains des soldats qui avaient dans l'esprit les délices de Lima s'arrangèrent pour troubler et désespérer ceux qui avaient commencé ces travaux avec tant de cœur.

La baie dans laquelle on était établi avait reçu le nom de *Baie Gracieuse*, ses bords étaient très peuplés, très fertiles et l'on donna le nom de *Huerta* à une île qui semblait

un véritable jardin. Il y avait de grandes ressources en cet endroit, car on pouvait s'y procurer facilement des porcs, des poules, des perdrix, des pigeons, des tourterelles, des canards et une foule d'oiseaux inconnus.

Très nombreux étaient les poissons que les indiens pêchaient avec des filets faits en corde d'aloès. Il y avait des bananes de sept à huit espèces, des cocos, des amandes aussi grosses que quatre amandes de Castille, des fruits de l'arbre à pain, des calebasses de terre et du gingembre. Bref, il semblait que ce fût un pays de Cocagne et que l'on y aurait pu vivre fort heureux si les dissensions, les jalousies et l'envie de rentrer en Amérique où l'on se promettait tous les profits qu'on n'avait pas ici, n'étaient venues détruire la colonie avant même qu'elle fût fondée. Quant aux habitants, ils étaient noirs et mâchaient le bétel; ils avaient des cases rondes, couvertes en planches et entourées d'un mur de pierre. Dans chaque village il y avait un oratoire, un sanctuaire avec figures humaines en bois assez mal travaillées.

Cette île, que les indigènes appelaient *Nitendi*, reçut le nom de *Santa Cruz;* elle est située dans le voisinage des *Nouvelles-Hébrides* et appartient à l'archipel de la *Reine-Charlotte*. Toutes les îles de ce groupe sont de formation volcanique ou corallienne et sont formées de montagnes dont quelques-unes s'élèvent jusqu'à mille mètres.

Carteret visita cet archipel deux siècles après Mendaña. En 1788, La Pérouse y fit naufrage sur les récifs de *Vanikoro;* cinq ans plus tard d'Entrecasteaux explorait *Santa Cruz*, qu'on appelle également *Indeni*, sans se douter le moins du monde qu'il était aussi près du lieu où s'était perdu son illustre devancier. Enfin, en 1827, Dillon et, l'année suivante, Dumont d'Urville faisaient un long séjour à *Vanikoro* pour y recueillir, avec tous les renseignements possibles sur les circonstances qui avaient amené le naufrage des deux navires de La Pérouse, toutes les reliques qu'on trouva entre les mains des indigènes et celles qu'on put arracher du fond de la mer.

Pénétré des immenses services que rendait Malopé à ses compatriotes, Mendaña avait ordonné qu'on ne fît rien pour molester ses gens et qu'on respectât sa vie, cela n'empêcha pas qu'il ne fût assassiné par quelques soldats excités par le maître du camp.

Cet officier avait eu avec doña Isabelle, la femme du gouverneur, une querelle à propos de son frère le capitaine Lorenzo et, comme il avait répondu avec sa hauteur et son insolence habituelles, il avait été violemment pris à parti par le général et avait juré de s'en venger. C'est donc lui qui excitait les soldats à la révolte. Ils se plaignaient que le pays était pauvre, que l'emplacement du camp était mal choisi et poussaient, par leurs exactions continuelles, les indiens à refuser toutes provisions de manière qu'on fût forcé à s'en aller. Un matin même Diego Barreto vint à bord annoncer à son beau-frère qu'on ne parlait de rien moins que de l'assassiner avec ses principaux officiers.

Cette fois, Mendaña comprit qu'il fallait sévir.

Il descendit à terre aussitôt avec quelques compagnons fidèles, fit saisir et égorger devant ses yeux le maître de camp ainsi que les plus compromis et jeta dans les fers l'assassin de Malopé. Sur les instances de Quiros, Mendaña lui pardonna son crime, mais ses camarades le lui reprochèrent tant de fois qu'il prit la vie en dégoût et mourut repentant quelques jours plus tard.

Ces exécutions ramenèrent la paix dans le camp. Mais la santé générale était mauvaise, le nombre des malades était si considérable qu'à certain jour, on aurait difficilement trouvé quinze hommes en état de repousser une attaque des indiens.

A son tour le général fatigué, aigri, voyant toutes choses prendre une mauvaise tournure, se mit au lit; on n'avait pas de médecin, il ne sut se soigner et mourut le 18 octobre après avoir institué sa femme doña Isabel Barreto pour son héritière universelle et pour gouvernante, car il avait une cédule du roi qui lui permettait de choisir son successeur.

Les escarmouches continuaient, les Espagnols étaient toujours aussi exigeants. « Vous vous proclamez nos amis, disaient les indiens à Quiros, alors pourquoi avez-vous tué Malopé? Pourquoi, si vous êtes nos amis, toujours faire *pu* contre nous? » C'est ainsi qu'ils appelaient l'arquebuse. — Enfin, après la mort du capitaine Lorenzo, et d'un grand nombre d'Espagnols, la retraite fut décidée.

On embarqua cent vingt porcs, tout ce qu'on put trouver de biscuit fait avec le fruit de l'arbre à pain et tous les fruits comestibles qu'il fut possible de réunir. Le 18 novembre l'ancre était levée et l'on partait pour Manille.

On chercha tout d'abord l'île *San Cristoval*, l'une de celles découvertes par Mendaña pendant son premier voyage. Mais comme on ne la rencontra pas, comme quarante-cinq personnes moururent en un mois, il fallut se rendre à l'évidence et faire la route la plus courte pour les *Philippines*.

On eut soin d'éviter la Nouvelle-Guinée et les archipels voisins où l'on avait chance de se perdre et l'on se dirigea sur les îles des *Larrons* qui devaient bientôt échanger leur nom pour celui de *Mariannes*. Vers le 10 décembre, la galiote, qui avait, depuis quelque temps, signalé le mauvais état de ses manœuvres et qui faisait eau, disparut dans la nuit et neuf jours plus tard ce fut le tour de la frégate qui sombra sans qu'on s'en aperçût.

Le *Saint-Jérôme* restait donc seul, mais dans quel lamentable état! Quantité de marins et de soldats étaient malades, à peine pouvait-on suffire aux manœuvres. Les vivres étaient devenus rares à ce point qu'on ne distribuait que quart de ration et l'eau qu'on versait d'une main parcimonieuse suffisait à grand'peine aux besoins de tous.

Un jour doña Isabel Barreto demanda un peu d'eau pour laver sa robe.

« Non, madame, répondit Quiros, vous n'en aurez pas. Je ne veux pas qu'on puisse dire que vous avez lavé votre robe avec la vie de vos soldats! » Mot admirable dans sa concision et bien espagnol!

Le 3 janvier, on était en vue de *Guaham*, l'une des îles *des Larrons;* malgré la pénurie de vivres, Quiros ne voulut pas s'y arrêter. On atteignit enfin Manille. Toutes les autorités vinrent au-devant de la gouvernante qui fut logée dans le palais royal tandis que les malades étaient transportés avec soin dans les hôpitaux où ils ne tardèrent pas à guérir pour la plupart. Quant aux veuves, elles trouvèrent facilement à se remarier, et doña Isabelle elle-même épousa un cousin du gouverneur des Philippines nommé Fernando de Castro.

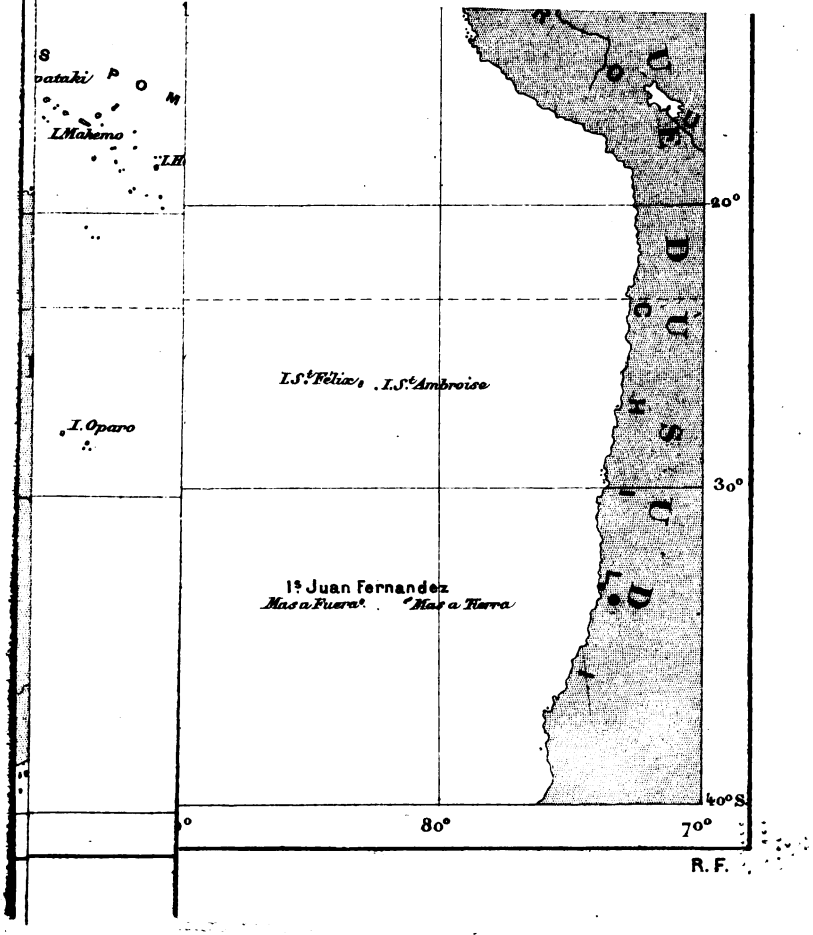
Le *Saint-Jérôme* fut réparé, avitaillé de nouveau et le soir de la Saint-Laurent il fit voile pour la Nouvelle-Espagne. Le 11 décembre 1597, c'est-à-dire il y a juste trois cents ans, il entrait à Acapulco.

Ainsi finit cette mémorable expédition de Mendaña.

On doit à cet intrépide marin la découverte de trois archipels : les *Marquises*, les îles *Salomon* et *Santa Cruz* qui jalonnent la route de l'Australie. S'il n'avait pas trouvé le continent qu'il cherchait, ses voyages du moins n'avaient pas été inutiles; ils contribuèrent à rejeter dans le sud-ouest ce continent fabuleux qui ne devait disparaître définitivement de nos cartes qu'avec les voyages de Cook.

Qu'il me soit permis en finissant de remercier la Commission centrale de la Société de m'avoir choisi pour commémorer l'anniversaire d'un marin espagnol. L'un de ceux qui assistèrent aux fêtes inoubliables de Huelva et de Madrid données pour le centenaire de Christophe Colomb, je n'ai point — pas plus d'ailleurs que tous ceux qui firent avec moi ce merveilleux voyage, — oublié la si cordiale réception qui nous fut faite. Que le soin consciencieux que j'ai pris de vous retracer les découvertes de l'adelantado Alvaro de Mendaña nous soit compté au delà des Pyrénées pour un témoignage de notre gratitude!

5416. — L.-Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2. — MOTTEROZ, direct.


S
ataki
P
O
M
I.Mahemo
I.S.te Félix
I.S.te Ambroise
I.Oparo
Is Juan Fernandez
Mas a Fuera
Mas a Tierra
20°
30°
40° S.
80°
70°
R.F.